

**Pierre-André Taguieff**

**Bonnes feuilles du dernier livre de P.-A. Taguieff :**

***L'Antisémitisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2015, 127 p. (9 euros).**

Dans les extraits choisis, nous avons allégé quelques phrases et supprimé les références afin de faciliter la lecture.

Par le mot « antisémitisme », on désigne ce qui avait longtemps été appelé « antijudaïsme », « haine des Juifs » (*Judenhass*, *Jew-hatred*) ou « persécution des Juifs » (*Jew-baiting*). Ceux qui, emportés par leurs habitudes lexicales, emploient le mot « antisémitisme » sans examen critique préalable pensent spontanément que l'antisémitisme se définit comme le « racisme dirigé contre les Juifs », postulant ainsi qu'il y a autant de « racismes » ou de « formes de racisme » que de cibles distinctes du racisme. En outre, ils sont portés à croire qu'il a existé, par exemple, un « antisémitisme antique » ou « païen ». C'est là déshistoriciser l'usage des termes conceptuels « racisme » et « antisémitisme ».

S'il a bien existé des attitudes, des croyances et des pratiques relevant de l'antijudaïsme ou de la judéophobie à base religieuse dans le monde antique – Égypte, Grèce, Rome –, on ne saurait les confondre avec les modernes constructions idéologiques et politiques antijuives, liées au racisme et au nationalisme, phénomènes apparus tardivement dans l'histoire occidentale – *grosso modo* entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle pour le racisme, au XIX<sup>e</sup> siècle pour le nationalisme. Certains historiens de l'Antiquité grecque ou romaine, tout en se montrant réticents à employer le mot « antisémitisme » en tant que terme générique, y recourent pour suivre l'usage, alors même qu'ils montrent que le facteur religieux était déterminant dans les formes préchrétiennes de la judéophobie. (...)

Avant toute analyse, il faut considérer le caractère *pluridimensionnel* du phénomène (qu'on l'appelle judéophobie, antijudaïsme ou antisémitisme), en tant qu'il fait l'objet de travaux sociologiques, psychosociologiques et historiques. Diverses études ont établi qu'aucun facteur n'est la cause de *toutes* les formes de judéophobie. La judéophobie, telle qu'on l'étudie dans la plupart des travaux savants, se distribue sur les quatre dimensions suivantes :

(1) Les *attitudes* ou les opinions (croyances hostiles, représentations dévalorisantes, préjugés et stéréotypes négatifs) : c'est la judéophobie de *doxa*, qui se manifeste par divers modes de stigmatisation, c'est-à-dire d'exclusion symbolique – injures, insultes, appels à la haine, menaces, circulation de rumeurs malveillantes, etc. Dans leurs définitions de l'antisémitisme, certains auteurs privilégient les opinions, les rumeurs ou les préjugés. « L'antisémitisme, c'est la rumeur qui court à propos des Juifs », affirme Adorno, tandis qu'Andreas Zick caractérise non moins sommairement le phénomène comme le « préjugé envers les Juifs et la culture juive ». Les attitudes antijuives, telles

qu'on les mesure à travers des sondages, n'impliquent pas l'adhésion à telle ou telle vision judéophobe du monde. Nombreux sont nos contemporains qui, dans leurs raisonnements ordinaires, mettent en jeu des représentations antijuives ou des jugements hostiles aux Juifs sans pour autant adhérer à une doctrine antijuive. Les attitudes antijuives à l'état diffus n'impliquent pas non plus le passage à l'acte.

(2) Les *comportements* individuels ou collectifs, c'est-à-dire les conduites ou les pratiques sociales, les actes ou les actions, qui vont de l'évitement ou de l'exclusion sociale à la discrimination, à l'agression physique et à la persécution systématique, liés ou non à des mobilisations de masse. Lorsqu'on traite des violences antijuives, on fait en général référence à cette dimension du phénomène judéophobe.

(3) Les *fonctionnements institutionnels* de type exclusionnaire, ségrégatif ou discriminatoire, qui ne sont pas toujours reconnus comme tels. Ces fonctionnements institutionnels impliquant une violence symbolique étaient observables en Europe au Moyen Âge, et ils n'ont disparu progressivement qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite de l'émancipation des Juifs en France (1791). Au XX<sup>e</sup> siècle, la judéophobie institutionnelle a pris des formes spécifiques dans certains pays d'Europe centrale (en Roumanie, en Pologne), dans l'Allemagne nazie (dès 1933), ainsi que dans les pays occupés pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces modes d'exclusion sont observables aujourd'hui dans la plupart des pays musulmans, où les Juifs, quand ils n'en ont pas été expulsés, constituent une minorité stigmatisée et discriminée.

(4) Les *discours idéologiques*, liés ou non à des *programmes politiques*, et comportant le plus souvent, du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup>, des prétentions à la scientificité. C'est la judéophobie de doctrine, ou « antisémitisme » à proprement parler, composante du « racisme scientifique », dont il faut considérer les multiples variantes nationales. Ce sont les idéologies antijuives modernes qui se fondaient explicitement sur l'opposition raciologique entre Aryens et Sémites, mais dont le projet idéologico-politique, notamment en Allemagne et en France, était ordonné à l'objectif d'annuler ou de restreindre l'émancipation des Juifs. (...)

Dans l'histoire des idéologies antijuives en Europe, les rationalisations théologico-religieuses ont été dominantes du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. au « siècle des Lumières », moment où les rationalisations naturalistes, se réclamant du savoir scientifique, commencèrent à jouer un rôle important qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, positiviste et scientiste, deviendra majeur. Mais le « siècle du Progrès » fut aussi celui de l'émancipation des Juifs, dans un contexte où triomphait le principe nationaliste, impliquant l'imposition de la norme d'homogénéité aux populations nationales, donc l'éradication des « particularismes ». Ce qui a placé les Juifs devant une alternative tragique : cesser d'être Juifs en se fondant sans réserve dans la nation d'accueil (logique de l'assimilation totale ou de la « départicularisation » radicale) ou quitter le

territoire national (émigration forcée) – sauf à accepter la discrimination, la stigmatisation et l'exclusion sociale.

En outre, du fait que s'affirmait, parallèlement à l'installation des normes nationalistes, le principe raciste qui transformait le peuple juif en une « race » inassimilable et dangereuse, les Juifs furent enfermés dans un *double bind* : ils ne pouvaient satisfaire en même temps l'exigence nationaliste d'assimilation et l'exigence raciste de séparation/expulsion, ils ne pouvaient répondre aux impératifs contradictoires d'assimilation et d'émigration. Face à la « question juive » ainsi posée, un certain nombre de Juifs d'Europe ont cru trouver dans le nationalisme juif, le sionisme, une « solution » permettant d'échapper à l'alternative de l'assimilation et de l'expulsion (ou de la ségrégation-discrimination). Mais, par un paradoxe tragique, lorsque le projet sioniste prit corps et que l'État d'Israël fut créé, la plupart des vieilles accusations antijuives réapparurent sous de nouvelles formes.

Au cœur du grand récit « antisioniste », on rencontre une représentation polémique ordinairement désignée par l'oxymore « sionisme mondial ». On reprochait contradictoirement aux Juifs d'être trop « communautaires » et trop « nomades », trop « séparés » et trop « cosmopolites » ou « mélangés ». Et, simultanément, d'être trop secrets et trop visibles (voire ostentatoires). Le discours « antisioniste » réunit les griefs contradictoires en stigmatisant le « sionisme mondial » : aux Juifs qui sont dits ou se disent « sionistes », il est désormais reproché d'être nationalistes et « mondialisés » (on disait naguère « internationalistes » ou « cosmopolites »), ce qui nourrit l'accusation de « double allégeance » visant les Juifs de la diaspora.

Dans cette vision de style paranoïaque, Israël est perçu comme la face visible de l'iceberg. Il s'agit là d'une réinterprétation diabolisante de l'État juif qui, construit en vue de « normaliser » politiquement l'existence juive, est transformé par les antisionistes radicaux en ennemi absolu. Dans la propagande « antisioniste », le « sionisme » est ainsi fantasmé comme une puissance mondiale d'autant plus redoutable qu'elle serait largement occulte, nouvelle incarnation du « péril juif ». (...)

Pour l'historien ou l'anthropologue des configurations judéophobes, il s'agit avant tout d'étudier les origines, les modes de formation et de structuration, les fonctionnements et les usages sociopolitiques d'un certain nombre de grands récits d'accusation où les Juifs sont stigmatisés, pathologisés, bestialisés, criminalisés ou diabolisés. Ces récits antijuifs plus ou moins élaborés, qui circulent sous la forme de légendes et de rumeurs, sont les grands mythes antijuifs, qui constituent la dimension idéologique de la judéophobie. Les grands mythes antijuifs peuvent être réduits à sept, qu'on énumérera dans l'ordre chronologique approximatif de leurs apparitions respectives :

(1) La « haine du genre humain », soit l'accusation de misoxénie ou de xénophobie généralisée, ou encore de « séparatisme » et d'« exclusivisme », observable dans la judéophobie antique.

(2) Le meurtre et le cannibalisme rituels, accusation déjà présente dans l'Antiquité avant qu'elle ne réapparaisse au milieu du XII<sup>e</sup> siècle comme accusation d'infanticide rituel censé reproduire la crucifixion de Jésus, impliquant une cruauté de groupe ou une disposition au meurtre comme trait culturel invariant, censée être inculquée, pour les accusateurs chrétiens à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, par l'étude du Talmud. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la publication de pamphlets antitalmudiques accompagnera la multiplication des affaires de meurtre rituel.

(3) Le déicide, accusation centrale de l'antijudaïsme chrétien, qui consiste à accuser les Juifs d'être à la fois les « meurtriers du Christ » et les « fils du diable », ce qui ouvre la voie à leur diabolisation.

(4) La malédiction de l'errance perpétuelle, dans la crainte et le tremblement, pour avoir repoussé le Christ, la vieille légende du « Juif errant » nourrissant les accusations modernes de nomadisme et de cosmopolitisme visant un peuple « sans patrie » et intrinsèquement coupable.

(5) La perfidie, l'usure et la spéculation financière, impliquant l'attribution aux Juifs d'une pulsion d'exploitation et de domination, ainsi que l'usage du stéréotype négatif majeur des antijuifs modernes : celui du « parasite ».

(6) La tendance à conspirer, à fomenter des complots motivés par la volonté de dominer, d'exploiter et de nuire, jusqu'à organiser un mégacomplot en vue de la domination du monde, thème véhiculé par deux faux célèbres : le *Discours du Rabbin*, qui commence à circuler en 1872, et *Les Protocoles des Sages de Sion*, publiés pour la première fois en 1903 en Russie, pour devenir un best-seller international dans les années 1920 et 1930. D'inspiration complotiste, le recueil d'articles publié entre 1920 et 1922 sous le titre *Le Juif international*, attribué le plus souvent à son commanditaire, Henry Ford, n'a cessé depuis les années 1920 d'alimenter les propagandes antijuives, du nazisme à l'antisionisme radical et à l'islamisme. De nombreux polémistes dénonceront inlassablement la « mystérieuse internationale juive ».

(7) Le racisme, soit l'idée d'une supériorité raciale censée dériver de l'élection divine, présupposant colonialisme, nationalisme « tribal » et impérialisme, accusations radicalisées dans la propagande palestinienne contre « les sionistes » qui seraient coupables d'apartheid, de nettoyage ethnique, d'ethnocide et de génocide, où l'on peut voir une réinterprétation, apparue au XX<sup>e</sup> siècle, de l'antique accusation de xénophobie et d'exclusivisme, structurant l'antisionisme radical. (...)

Le « complot juif mondial » s'est reformulé, dans les années 1960 et 1970, comme « complot sioniste mondial », puis, plus récemment, comme « complot américano-sioniste mondial ». Cette nouvelle vision du Juif comme incarnation d'une menace mortelle se traduit par l'antisionisme radical ou absolu, qu'on peut reconnaître à deux caractéristiques : 1<sup>o</sup> la négation du droit à l'existence de l'État d'Israël et la volonté explicite de le détruire ; 2<sup>o</sup> l'accusation de « racisme » visant les Juifs en tant que « sionistes » – tout Juif étant supposé être

un « sioniste » jusqu'à preuve du contraire, à savoir l'engagement explicite du côté des ennemis déclarés des « sionistes » ou, plus largement et sans euphémisation, des Juifs.

La propagande tiers-mondiste et propalestinienne a fait de l'amalgame « sionisme = racisme », depuis la fin des années 1960, l'un de ses thèmes privilégiés (...). D'autres modes de diabolisation étaient associés à l'amalgame racisant : le « sionisme » assimilé à un « impérialisme », à un « colonialisme », à un « fascisme », à un « régime d'apartheid », voire réduit à une résurgence ou à une nouvelle forme du « nazisme ». (...) La racisation diabolisante du sionisme, exprimée d'une façon caricaturale lors de la conférence prétendument « antiraciste » de Durban, a culminé avec la nazification du nationalisme juif, devenue ordinaire dans le discours d'extrême gauche des années 2000 à 2005 au travers de l'amalgame polémique « Sharon = Hitler ». Mais dans le nom « Sharon » il fallait entendre « Israël » ou « le sionisme », et, à travers la figure de Hitler, c'est le nazisme comme système raciste et génocidaire qu'il fallait voir. Les Juifs ont ainsi été accusés d'être un peuple exterminateur, et à ce titre une menace pour l'humanité tout entière. Cette reformulation du mythe politique antijuif, qui s'est mondialisée depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, est véhiculée sans fard par l'islamisme radical (...), qui désigne les Juifs comme les principaux ennemis visés par le djihad mondial (...).

Dans l'histoire des formes de judéophobie au XX<sup>e</sup> siècle, le phénomène majeur, après l'épisode nazi, aura été l'islamisation du discours antijuif. Cette islamisation ne se réduit pas à l'invocation de versets du Coran ou de certains hadiths. Elle consiste à ériger, explicitement ou non, le djihad contre les Juifs en sixième obligation religieuse que doit respecter tout musulman. Tel est l'aboutissement de la réinterprétation doctrinale de l'islam commencée dans les années 1930 par les idéologues des Frères musulmans ainsi que par le « Grand Mufti » de Jérusalem Haj Amin al-Husseini (1895-1974), leader arabo-musulman ayant déclaré la guerre aux Juifs dès les années 1920, avant de s'installer à Berlin durant la Seconde Guerre mondiale, pour collaborer notamment à la propagande antijuive à destination du monde musulman, après sa rencontre avec Hitler le 28 novembre 1941. (...)

L'ennemi absolu de l'internationale islamiste, ce sont donc les « judéo-croisés », placés devant l'alternative : la conversion ou la mort. Certains proposent une troisième voie : l'assujettissement, en tant que *dhimmi*. Les « ennemis de l'Islam » peuvent être tolérés s'ils acceptent la soumission à l'ordre islamique, imaginé de façon utopique sur le modèle d'un califat rétabli. On peut voir dans cette catégorisation de l'ennemi absolu, identifié par ses croyances religieuses et catégorisé comme spirituellement inférieur, une forme de racisme culturel inégalitaire à forte composante conspirationniste, où sont recyclés de vieux mythes antijuifs.

Cette transformation dans l'idéologie a des conséquences pratiques : elle fournit au terrorisme antijuif un puissant mode de légitimation. Mais elle rend aussi

possible et acceptable, voire souhaitable, la destruction de l'État juif, dénoncé comme l'État en trop. En effet, face à la nouvelle figure supposée du Mal absolu, Israël, seule s'impose la logique de l'éradication totale. (...)

L'antisionisme radical joue ainsi le rôle d'une doctrine de salut et d'un mode de rédemption de l'humanité. Il fonctionne désormais comme une religion séculière structurée par une vision manichéenne, dans laquelle le « sionisme » est l'incarnation du principe du Mal. (...) Dans cette perspective, on peut considérer que la démonisation du Juif, invention du christianisme médiéval, revient aujourd'hui dans le monde à travers la propagande islamiste et « antisioniste », quelle que soit sa couleur politique.